

Sarraute avec Lacan, contre la psychologie des profondeurs

Yann Diener
samedi 16 janvier 2015

Logotopie : Écriture et logique

« Quelle est l'écriture sous-jacente à la parole et au signifiant ? En retour, comment la logique de l'inconscient et la topologie du signifiant jouent-elles sur l'écriture et sur les œuvres littéraires ? Y a-t-il une logique du roman ? »

Si Freud écrivait des récits de cas sur le mode de petits romans, et qu'il attendait le prix Nobel mais qu'il a reçu le prestigieux prix Goethe, qui récompense surtout son travail d'écriture, d'écrivain, Lacan, lui n'a pas écrit, à part sa thèse, mais dans sa pratique d'analyste il n'a pas écrit de récit de cas sur ce mode, mais se sentait plus proche d'un mode d'écriture poétique, il se disait pas poète-assez, il cherchait une manière de transmettre la spécificité de la clinique psychanalytique sur un mode plus homogène à la structure non linéaire des formations de l'inconscient ; (c'est là-dessus que quelqu'un comme Guy Le Gaufey a fondé sa critique de ce qu'on appelle les vignettes cliniques, dans son livre *Le pastout de Lacan. Consistance logique, conséquences cliniques*, chez EPEL). Lacan ne cherche pas à se faire poète, c'est plutôt son style qui est proche de l'écriture poétique, soucieuse d'une question sur l'écriture elle-même.

Étant donné cet enjeu, ce lien entre la question de l'écriture et la question de la transmission de la clinique psychanalytique, ça vaut donc le coup d'aller voir de près ce qui différencie l'écriture de Freud, son rapport au récit de cures, et l'écriture ou le style de Lacan. Dans le livre d'Erik Porge *Transmettre la clinique psychanalytique* il y a un chapitre sur cette question, où Porge parle de la clinité du style de Lacan, d'un style « fondu dans la poésie ».

Il se trouve qu'il y a une expression commune chez Lacan et chez Nathalie Sarraute à propos de Dostoïevski et Kafka. A partir de là je fais l'hypothèse que Nathalie Sarraute et d'autres du « nouveau roman » ont participé des inventions par Lacan pour parler de sa clinique autrement que par des récits d'analyses. (en tant que le nouveau roman s'attaque à la psychologie et à de la linéarité du récit).

En lisant le séminaire *L'identification* j'avais relevé une forte connexion, une grande proximité entre d'une part un texte de Nathalie Sarraute publié en 1947 dans les *Temps modernes*, intitulé « De Kafka à Dostoïevski », et d'autre part un propos de Lacan, en mars 1962 lors de ce séminaire sur l'identification. Lacan est en train de parler du tore comme topologie du sujet, il en vient à un texte de Kafka intitulé « Le terrier », avant de parler de l'homme comme animal de terrier, ou animal de tore, puis de la continuité entre intérieur et extérieur. Lacan fait alors le lien entre ce texte de Kafka et un texte de Dostoïevski, « Mémoires écrits du souterrain ». Je cite Lacan : « Mémoires écrits du souterrain, ce point extrême où Dostoïevski scande la palpitation de sa question dernière ».

En disant cela, Lacan ne se réfère pas explicitement à Nathalie Sarraute, mais il se trouve que dans son texte de 47, celle-ci fait déjà cette comparaison entre Kafka et Dostoïevski, dans le but de dépasser l'opposition entre la catégorie « roman psychologique », où l'on range Dostoïevski, et la catégorie « roman métaphysique », où l'on range Kafka. Et elle a ces mots, qui sont quasiment ceux que Lacan emploiera en 62 : « (...) les Mémoires écrits dans un souterrain qui se trouvent comme aux confins, à l'extrême pointe de toute l'œuvre ».

Cette proximité des thèmes et des énoncés me fait penser que Lacan a lu l'article de Sarraute. Mais quoi qu'il en soit, au-delà de ce rapprochement ponctuel, je trouve chez Lacan et chez Sarraute une convergence d'arguments pour critiquer la « psychologie des profondeurs » : Lacan remet en question les récits de cas et s'inquiète de la psychologisation de la psychanalyse dans le même temps que Sarraute s'en prend à la psychologisation du roman. J'ai cherché mais je n'ai pas trouvé, je ne sais pas si Lacan a dit quelque chose sur les tentatives du nouveau roman pour sortir de la psychologie. Et je ne sais pas si Nathalie Sarraute lisait Lacan, mais en tout cas elle fait souvent appel à la topologie des surfaces ; par exemple dans un texte qui s'intitule « Le gant retourné », elle parle de la figure topologique du mensonge, quand, je cite, « le dedans devient le dehors ». Et puis il y a dans le nouveau roman cette tentative de ne pas nommer les personnages, ou de les nommer seulement par une lettre. Ce que j'ai envie de

rapprocher de l'utilisation des lettres initiales dans les cas de Freud, entre autres « Anna O. » ou « Monsieur K ». Nathalie Sarraute parle de ce projet en s'appuyant à la fois sur Kafka et son omniprésente lettre K, et sur le héros joycien de *Finnegan Wakes*, « nommé » par les trois lettres H.C.E. ; mais comme les lettres semblent à Sarraute encore trop chargées de psychologie, propices à des projections, elle va jusqu'à algébriser ses personnages dans son texte intitulé « Le Silence », en les nommant H1, H2, H3 pour les hommes, et F1, F2, F3 pour les femmes. Duras a fait ça aussi, beaucoup, utiliser des lettres « . », mais il y a des prénoms, Sarraute, elle, algébrise ses « personnages ». (Lol V. Stein et les autres).

En retour, les questions qui se posent à l'écriture de la psychanalyse, le problème posé par le fait d'extraire un trait du cas, comme disait Dumézil, peut éclairer les discussions en littérature par exemple sur la question de la valeur plus ou moins universelle d'un récit de vie, plus ou moins auto-biographique : il y a déjà des centaines de thèses universitaires qui ont été écrites sur la dite auto-fiction, à partir des livres d'Annie Ernaux ou Christine Angot. Cette question « y-a-t-il une logique du roman ? » peut-être à mon avis éclairée par des travaux touchant à l'écriture de la clinique psychanalytique, par exemple avec ce que dit Le Gaufey sur les vignettes cliniques à partir des carrés logiques d'Aristote, en distinguant proposition universelle, proposition particulière minimale et particulière maximale.

Guy Le Gaufey avait tenu l'année 2000 un séminaire intitulé « Le fin cas », à l'occasion duquel il avait lu jusqu'à l'indigestion des « cas cliniques » écrits par des analystes. Il constatait que « le monde psy » raffole des vignettes cliniques et autres petits récits. Dans *Le pastout de Lacan*, c'est avec l'arme de la logique qu'il attaque à cette pratique. Après avoir suivi pas à pas les écritures par lesquelles Lacan a abouti aux formules de la sexualité et à l'opérateur pastout, Le Gaufey peut montrer comment l'écriture des vignettes cliniques participe d'une psychologisation fatale à la psychanalyse. Dans son dernier chapitre, il en passe par le noeud borroméen pour préciser son propos, pour dire combien il préfère RSI aux récits de cas. (RSI d'cas). Mais Le Gaufey prend d'abord le temps d'explicitier l'armature logique des formules de la sexualité. Ce qui lui permet de se livrer à une critique implacable et souvent savoureuse des vignettes qui prétendent transmettre la clinique psychanalytique, mais participent plutôt à réduire la psychanalyse à une psychothérapie. Ce qui indirectement apporte ainsi des arguments utiles au débat actuel sur l'inclusion de la psychanalyse dans le champ des psychothérapies.

Donc Le Gaufey repart des carrés logiques d'Aristote, carrés logiques repris par Lacan pour écrire ses formules de la sexualité. En comparant le carré logique de la proposition particulière minimale avec le carré de la proposition particulière maximale, Le Gaufey déploie les différentes articulations entre l'universel, le particulier et l'exception. Il montre que « dans ses démêlés avec le tout de l'universelle et du concept, Lacan a pris appui sur un emploi de la proposition particulière affirmative que la logique classique avait laissé de côté. Dans la plupart des langues, il existe une ambiguïté vis-à-vis du partitif « quelques », et en général il est entendu au sens restrictif. L'affirmation « quelques A appartiennent à B » peut être entendue de deux façons différentes :

- ou bien tous les A appartiennent à B, et alors c'est vrai aussi, a fortiori, de quelques-uns. On parle alors de la particulière au sens minimal. Dans ce cas la particulière et l'universelle sont vraies en même temps ;
- ou bien « pas-tous les A appartiennent à B », et dans ce cas seuls quelques uns y appartiennent, les autres n'y appartiennent pas ; ce qui écarte la vérité de l'universelle affirmative : c'est le sens « maximal » de la particulière.

On parle de particulière « maximale » parce que la particulière atteint un maximum avant d'atteindre le tout.

Alors, en quoi les vignettes peuvent-elles être nocives pour la psychanalyse ? En quoi participent-elles d'une résistance à la psychanalyse ?

Premier reproche : une vignette clinique illustre, donc ne peut pas critiquer les concepts

En donnant au lecteur une genèse du « il n'y a pas de rapport sexuel », Le Gaufey rend lisible la disparité marquée par cette formule, disparité qui ne s'obtient qu'en prenant appui sur la particulière maximale, parce que celle-ci invalide l'universelle affirmative, et donc « met des bâtons dans les roues d'un récit de cas qui se contenterait d'illustrer la véracité d'un énoncé théorique » (p. 126). Une proposition particulière affirmative a l'inconvénient de confirmer une croyance naïve en l'universalité du concept : elle met en place une particulière minimale et empêche le « pastout » d'advenir.

Le Gaufey considère que la plupart des vignettes sont fondées sur la particulière minimale : « La vignette naît dans le creuset de la particulière minimale en raison de son credo en la conformité. » En ne pensant qu'à illustrer, elle s'empêche de critiquer et renforce le « coefficient de réalité du fragment théorique pris en référence ». Les vignettes ne peuvent donc servir qu'à soutenir un corpus théorique, et non à le remettre en question : « Il en va d'un concept comme d'une universelle

en ce qu'il prétend énoncer quelque chose qui vaut pour tous les individus qui tombent sous lui » (p. 121 du livre).

Le Gaufey soutient que le fonctionnement logique de la minimale ne peut prétendre seul à la rigueur, et que la maximale peut également y prétendre : « Ce qui permet d'envisager autrement le rapport du concept avec toute existence, y compris d'une façon contradictoire, pas seulement dans un rapport de congruence. » Il montre qu'utiliser un des deux types de particulières n'est pas seulement un choix technique, mais « engage des perspectives presque diamétralement opposées dans la façon de faire jouer un savoir relativement aux expériences qu'il encadre » (p. 122).

Il s'attache ensuite à, je cite, « marquer les voies divergentes que ces deux perspectives ouvrent dans la clinique psychanalytique », en clouant au pilori les vignettes cliniques qui, construites selon la minimale, risquent de n'être que « des faire-valoir de l'analyste ou de ses convictions nosographiques et techniques ». Il précise que les lacaniens s'en donnent également à cœur joie, et ironise sur les noms des cas, des noms souvent réduits à des lettres : les Pauline, Pierre, Jacques, les « C. » et les « P. », qu'il qualifie d'ectoplasmes, de « trognons d'existence exhibés comme des garants de savoir ».

Le Gaufey reproche encore aux vignettes leur réalisme platonicien, puisqu'elles sont lues comme si elle reflétaient exactement une existence, l'inconvénient de ce réalisme étant qu'il va dans le sens de la médicalisation du savoir analytique. C'est un reproche que Robbe-Grillet a pu faire au roman-à-la-papa : son réalisme platonicien, sa structure narrative linéaire.

Deuxième reproche : les vignettes obéissent aux exigences narratives

Le Gaufey ne mâche pas ses mots non plus lorsqu'il dénonce « l'obéissance de la vignette clinique aux exigences de la narrativité ». Une obéissance qui rend la vignette forcément psychologisante, puisque que la linéarité d'un récit de cas ne pourra jamais faire passer les propriétés asphériques du transfert ou la structure des formations de l'inconscient, qui ne suivent pas les catégories kantienne, catégories que Lacan appelait à réviser.

Les critiques que les auteurs du nouveau roman ont faites au roman classique sont très proches des critiques que l'on peut faire aux récits de cas de l'IPA ou de l'AMP ou des autres SAMCDA.

Dans la revue *Quid pro quo* en 2006, Le Gaufey se montre encore plus mordant, plus ironique. Il parle de la « docilité des vignettes » et d'un « côté bouffon de la vignette clinique » lorsqu'elle ambitionne de faire cas : « La narration gagne sur tous les fronts. Les cas lui obéissent au doigt et à l'œil, mais le savoir qui les tisse relève de la même tessiture : pas de fausse note audible dans cette mélodie. Ça coule, plutôt uniformément, sans grand problème conceptuel, dans une langue qui se voudrait la servante efficace et discrète, un peu bornée mais brave, dont l'honnête homme aime à faire son ordinaire. Au lieu de quoi elle couvre de son ronron ce qu'on devine chez l'auteur, de-ci de-là, de difficultés pratiques dans l'exercice de la fonction d'analyste, qui eussent pu devenir heuristiques pour peu que fût questionné ce savoir dans sa consistance même. » C'est donc un nouveau reproche que Le Gaufey fait à la pratique des vignettes : elles ont en plus l'inconvénient de cacher ce qui pourrait avoir un intérêt, ce qu'il en est de l'analyste.

Il n'est pas suffisant de se référer aux récits de cas de Freud pour justifier l'usage des vignettes aujourd'hui : d'une part les cas de Freud étaient fondateurs, ils donnaient les bases de la technique analytique et du corpus conceptuel, et d'autre part il a arrêté d'en publier au bout d'un moment.

Et il y a un autre problème, c'est que la forme du roman, selon laquelle Freud disait écrire ses cas, la forme du roman linéaire, qui reste la forme des nombreux cas qu'on peut lire aujourd'hui, est homogène à une psychologie et non à la psychopathologie de la vie quotidienne au sens des lois qui régissent les formations de l'inconscient, lesquelles formations ne sont pas plongées dans l'espace euclidien. Il se trouve que c'est à cette dépendance du roman traditionnel à la narrativité que se sont attaqués des auteurs comme Nathalie Sarraute ou Alain Robbe-Grillet, ou d'autres du mouvement dit du « nouveau roman ». C'est à partir d'une référence implicite de Lacan à Sarraute que j'ai fait l'hypothèse que le nouveau roman a participé à l'invention du style de Lacan, à sa recherche d'autres écritures, y compris pour faire cas.

Ébauche d'une « clinique maximale »

Après avoir montré que les vignettes cliniques sont construites sur le modèle de la particulière minimale, avec les inconvénients correspondants, Le Gaufey invite à trouver des écritures de la clinique qui s'appuieraient sur la particulière maximale : il prône une « clinique maximale ».

De quoi s'agit-il ? Comment pourrait s'écrire une clinique maximale ?

Ce serait une clinique qui ne se contenterait pas de vérifier tel ou tel point de théorie. Mais on pourrait reprocher à notre pourfendeur des vignettes de ne pas dire assez ce qui distinguerait cette clinique maximale de la clinique « minimale ».

Certes il ne prétend dessiner qu'une ébauche. Pour définir cette clinique maximale, il précise qu'il ne jette pas toutes les vignettes au panier.

S'il propose une critique raisonnée des manières d'écrire la clinique, il n'en reconnaît pas moins que le savoir freudien se transmet par le cas. Il critique les vignettes, mais « pas toutes ». S'il juge qu'on ne passe pas continûment d'un carré logique à l'autre, il pense que pour autant, je cite, « nul n'est empêché d'y passer... discontinûment ! Ainsi, qui se risque à la vignette n'est pas ipso facto contraint d'en dévaler toutes les pentes, et il arrive que quelqu'un suive momentanément cette voie sans trop s'empêtrer et s'enfermer dans sa logique sous-jacente » (p. 127). Il indique alors quelques rares cas de vignettes cliniques non minimales, et donne la référence d'un article de Michel Gribinski dans la revue *Le fait de l'analyse*. On aurait aimé que Le

Gaufey dise un peu plus en quoi cet article s'approche de cette clinique maximale qu'il appelle de ses vœux. Alors qu'il avait détaillé deux exemples de vignettes caricaturalement psychologisantes, avec force citations, il ne développe pas le contre-exemple.

Mais le texte qu'il retient comme modèle pour une autre clinique est un article de Freud qui correspond au cas de figure de la particulière maximale, puisqu'il est consacré à un cas en contradiction avec la théorie :

« Communication sur un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique ». Un texte dans lequel Freud utilise justement les termes *universelle* et *exception*.

Puis on trouvera, dans le dernier chapitre du livre, « Scolie. Un abus de métaphore », des précisions pour cette visée maximale de la clinique : si Le Gaufey ne dit pas directement que la clinique maximale est une clinique borroméenne, il montre bien que la pratique du noeud borroméen est incontournable. Aux récits de cas soumis aux exigences de la narrativité, il préfère RSI et le noeud borroméen, étant donné que le noeud fait support au non-rapport sexuel, et peut donc subvertir le jeu de la proposition universelle et de sa particulière lorsqu'il s'agit de faire cas. Pour dire comment les différents « il n'y a pas » (il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de métalangage) viennent subvertir le jeu de l'universelle et de la particulière en « écornant le tout », Le Gaufey montre dans son dernier chapitre comment de 1972 à 1975 Lacan passe d'« il n'y a pas de rapport » à « il y a un non-rapport ». C'est parce que ces « il n'y a pas » subvertissent « le jeu naturel du concept » qu'ils intéressent ici Le Gaufey : ils « s'inscrivent en faux contre tout bestiaire psychopathologique »

(p. 167), ils vont à l'encontre des formules que l'on trouve si souvent dans les vignettes cliniques, comme « l'obsessionnel pense ceci » ou « l'hystérique dit cela ».

Vouloir illustrer par la clinique un fragment théorique que l'on juge trop abstrait a l'effet inverse de celui qu'on vise (explicitement l'efficacité de la psychanalyse, ou « échanger » entre collègues) : non seulement les vignettes entretiennent un clivage entre théorie et clinique, mais elles participent d'un rapport à l'universalité du concept qui transforme le savoir analytique en une psychologie. Le type d'articulation de l'universel et du partiel distillé dans les vignettes modifie la pratique des analystes dans le sens d'une psychothérapie. En participant à la psychologisation de la psychanalyse, les vignettes contribuent donc à émousser son tranchant, et à la transformer en ce que l'État en attend, une ego-psychologie, forcément adaptative.

Pour finir en repassant par Nathalie Sarraute : elle a écrit sur la logique du roman, notamment dans « Roman et réalité », « Forme et contenu du roman » ; il y a plusieurs textes où en passant elle critique la psychanalyse, mais en fait elle s'est arrêtée à la première topique de Freud, c'est ce Freud là qu'elle critique ; non seulement elle semble ne pas faire avec Lacan, mais pas non plus avec le « dernier Freud ». Elle confond psychanalyse et psychologie : par exemple dans son texte « Ce que je cherche à faire » : « (...) à aucun moment je n'ai cherché à délivrer des messages, à donner le moindre enseignement moral, ni à rivaliser avec les psychologues ou les psychiatres par des découvertes psychologiques quelconques. Non, tout ce que j'ai voulu, c'était investir dans du langage une part, si infime fût-elle, d'innomé. » (page 1702 du volume de ses œuvres complètes dans la Pléiade).
